

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Il y a des poèmes que nous habitons tous

Robert Yergeau

Number 44, Winter 1986–1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39434ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Yergeau, R. (1986). Review of [Il y a des poèmes que nous habitons tous]. *Lettres québécoises*, (44), 36–37.



IL Y A DES POÈMES QUE NOUS HABITONS TOUS

Il y a des nuits que nous habitons tous de Claude Beausoleil, Saint-Lambert, éd. du Noroît, 195 p., 15,00\$.

Claude Beausoleil écrit. Claude Beausoleil écrit qu'il écrit. Claude Beausoleil écrit qu'il écrit qu'il écrit.

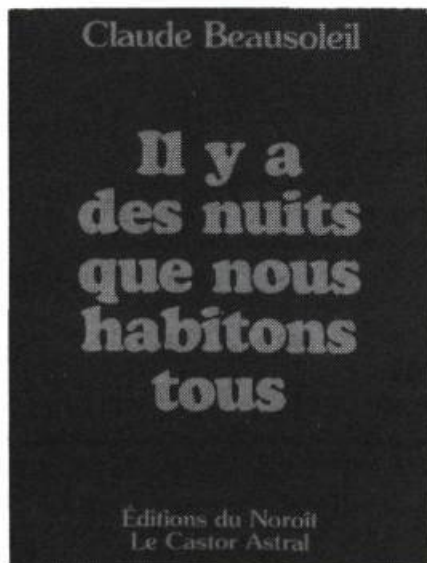
Dans *Il y a des nuits que nous habitons tous*, hanté par l'idée du Livre, il ne cesse de l'appeler, de l'apostropher, de le disséquer, de le brûler, de le recréer. «Je n'entrevois pas de fin. J'écris c'est tout» (p. 28); «Pour continuer à écrire il faut que je replonge dans cette origine du livre» (p. 50); «au centre du livre il y a une mémoire du livre» (p. 101); «Il y aura d'autres livres et d'autres nuits d'écriture. Ça j'en ai la certitude, ma seule peut-être. Je veux faire le livre absolu contenant tout» (p. 194). Dès lors *Il y a des nuits que nous habitons tous* se présente comme une suite infinie de mots, de phrases, de textes qui s'inscrivent dans la mouvance des livres précédents et demeurent en attente du livre à venir.

Que Beausoleil fasse appel au Livre, qu'il y ramène tout, qu'il y sacrifie tout, nous y sommes sensible. Mais pour l'auteur de *S'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu* (Écrits des Forges, 1985), le Livre, c'est l'obsession du Livre. Le livre est le livre est le livre. La question se pose: sommes-nous en présence d'une «expérience des limites» (pour reprendre une expression de Philippe Sollers) ou, plus simplement, Claude Beausoleil ne pousse-t-il pas jusqu'à la caricature la hantise du poème sur le poème, de l'écriture sur l'écriture, de la poésie sur la poésie?

Autour de la planète Livre gravite des satellites: la nuit, le temps, les corps, la mémoire. Beausoleil effectue une plongée dans la nuit. Il tente donc, à sa façon coutumière, d'épuiser les multiples sens qu'elle recèle. Ainsi la nuit devient «une image», «un détour», «un silence», «un territoire», «une passion», «une fuite», «un corps» et, il va de soi, «un livre».

Cet acharnement à tout dire transforme les recueils de Beausoleil en un immense palimpseste dont l'auteur aurait omis toutefois d'effacer les versions préliminaires. Je ne prétends pas que le poète doive se contenter de publier des florilèges, et je demeure convaincu qu'un recueil tire sa force réelle du vaste ressac que crée le mouvement d'ensemble des textes, mais que de scories au nom de cette entreprise scripturaire!

Enfin, dans *Il y a des nuits que nous habitons tous*, Beausoleil cite aussi bien René Daumal que Jean-Paul Daoust, Federico Garcia Lorca que Nicole Brossard, Marc Cholodenko que Yolande Villemaire, Philippe de la Genardière que Michael Delisle. Beausoleil revendique toutes les poésies: situation qui n'est pas étrangère à son obsession du Livre. Quoi qu'il en soit, Beausoleil est entré dans les ordres; il a fait voeu d'écriture; les mots sont sa seule religion: «si c'est vrai que le siècle s'achève je joue les mots comme une dernière flamme d'éphémère» (p. 24). «Car sans les mots que reste-t-il de l'angoisse» (p. 41), se demandait-il. Et s'il restait l'angoisse?



Storyboard de Pierre Desruisseaux, Montréal, l'Hexagone, 102 p., 9,95\$.

Parmi les 162 fragments poétiques qu'offre *Storyboard*, il est possible de dénicher quelques poèmes de haute tenue, de ceux qui ne nous font pas regretter notre persévérance — mise parfois, notons-le, à rude épreuve.

Ainsi ce poème qui doit beaucoup à Char:

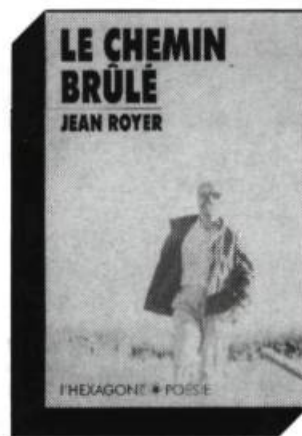
*Entendre la lumière
qui se retire sans but
ressemblait à ce jour et l'intelligible
forêt sans limite.*

*Enclume froide ta lumière
était ta paix,
tu te chargeais des choses
pour cette page qui recommence.*

*Le silence entier qui est la lumière
se déployait ainsi je t'habite
comme en rêve cette voile frileuse
l'oiseau nu à courir dans l'air. (p. 51)*

Desruisseaux unifie les éléments contraires, ce faisant il annule les anciens antagonismes, proposant un nouvel ordre des choses. Dans ses meilleurs moments, le bruissement langagier que fait entendre sa poésie naît de la volonté de briser le rythme des poèmes, d'éviter les envolées lyriques, de jeter un regard neutre sur les événements et les choses. Cependant cette poésie n'en célèbre pas moins la nature, les paysages et les êtres. Mais une célébration contenue, refrénée. En ce sens, et bien qu'elle n'en épouse pas toutes les caractéristiques, la poésie de Desruisseaux s'insère dans ce courant que Michel Lemaire a appelé «le lyrisme abstrait».

Pour le reste, *Storyboard* contient un grand nombre de poèmes susceptibles de décourager le plus compréhensif des lecteurs. Desruisseaux et son éditeur auraient fait preuve de discernement s'ils avaient éliminé plusieurs fragments, entre autres: «On enlève le bouchon / et l'oreille comme assise / pousse une autre porte» (p. 16); «L'extrême propulsé lieu pour l'orgueil / qu'éclatera quelques bleus / les journaux songent / pour la relance d'un paysage / la nuit au plafond meurt dans tes yeux» (p. 18); «Passer dans votre neige / qui n'exige que la réalité / n'est que le sperme à tout jamais / ou tout au bout / un cigarillo qui chancelle / et la vieillesse enclose dans le sport conquis» (p. 25), etc. Diable!



Le Chemin brûlé de Jean Royer, Montréal, l'Hexagone, 55 p., 7,95\$.

Ni mages, ni voyants, ni maudits, ni fous (institutionnalisés), ni hérauts de l'apocalypse, ni tenants du bricolage linguistique, certains poètes se réclament de l'intime; leur poésie se nourrit avant tout de silence, d'écoute, de questions, de doute, élève rarement le ton, ne brandit pas le poing, ne se veut guère revendicatrice. On préférerait parfois des alcools plus forts, mais ces poètes ont choisi de faire confiance à la force tranquille des mots. Jean Royer est l'un d'eux. De recueil en recueil il se fait le chantre attentif de «la splendeur de l'intime». En ce sens, *le Chemin brûlé* (titre tiré d'un distique de Marie Uguay placé en épigraphe au recueil) ne constitue pas une surprise. La poésie de Royer — qui se situe à l'opposé de celle de Beausoleil — délaisse le flux des mots, et mise plutôt sur leur densité et leur concision. Cela donne parfois de beaux résultats: «En retard / sur leur enfance, ils se taisent» (p. 27); «S'évader / par le sang / ou les mots?» (p. 46). Ou ce poème intitulé «Sépia pour le père»:

*Ce regard qui s'épuise de tendresse
dans un sourire que déjà la mort
frôle. Homme seul dans son canot il
file le parfait bonheur de l'arbre.
Ses mains cultivent la musique des lieux. (p. 22)*

Ces vers, et quelques autres, participent de cette «clarté de l'instant», par laquelle Royer définit le poème, et établissent leur présence entre le «corps familier des choses» et les «corps mémorables». Mais voilà. Malgré certaines réussites, comment expliquer que la poésie de Royer échoue à circonscrire les enjeux de sa quête? Serait-ce une question de ton, d'atmosphère, d'intertextualité, de préciosité? Ou serait-ce que la poésie n'a que faire de «l'indicible» — bien que Royer écrive: «non pas l'innommable (je meurs seul) mais l'indicible (cela vous concerne)» (p. 37)?

Pour paraphraser Valéry, je dirais que certains se font une idée si haute de la poésie qu'ils semblent prendre cette hauteur pour la poésie même. □